

Bernard Dedet (dir.)

Une nécropole du second âge du fer à Ambrussum, Hérault

Publications du Centre Camille Jullian

Chapitre 7. *Ambrussum* dans le contexte funéraire du Midi méditerranéen au début et au milieu du second Âge du Fer

DOI : 10.4000/books.pccj.1278

Éditeur : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance

Lieu d'édition : Aix-en-Provence

Année d'édition : 2012

Date de mise en ligne : 13 février 2020

Collection : Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine

ISBN électronique : 9782491788001



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2012

Référence électronique

Chapitre 7. Ambrussum dans le contexte funéraire du Midi méditerranéen au début et au milieu du second Âge du Fer In : *Une nécropole du second âge du fer à Ambrussum, Hérault* [en ligne]. Aix-en-Provence : Publications du Centre Camille Jullian, 2012 (généré le 03 avril 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pccj/1278>>. ISBN : 9782491788001. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pccj.1278>.

Chapitre 7

Ambrussum dans le contexte funéraire du Midi méditerranéen au début et au milieu du second Âge du Fer

1. La documentation funéraire contemporaine en Languedoc et en Provence

Nous l'avons souligné au début de cette étude, les nécropoles et les tombes peu ou prou contemporaines de celles qui ont été fouillées à *Ambrussum*, et suffisamment bien connues pour permettre la comparaison sont fort peu nombreuses, pour le moment, en Languedoc et en Provence (fig. 112).

En ce domaine, l'essentiel de nos connaissances sur le monde indigène provient actuellement du Languedoc occidental et surtout de deux nécropoles, celles d'Ensérune et de Mourrel-Ferrat (Hérault).

À Ensérune, sur quelque 520 sépultures mises au jour, s'échelonnant du milieu du V^e et au tournant du III^e avec le II^e s. av. J.-C., environ 300 se rapportent à la période allant de la fin du IV^e à la fin du III^e s. (Schwaller, Marchand 1993, p. 225-226). Il s'agit toutefois essentiellement de travaux anciens, menés entre 1909 et 1966, pour lesquels les observations et les données sont très lacunaires et, au demeurant, en grande partie inédites. Seules six tombes, fouillées en 1988 et 2000, sont bien connues, cinq du premier quart du III^e s. av. J.-C. (tombes 1, 2, 3, 5 et 6-1988) et une de l'extrême fin de ce siècle (SP1004), ainsi que les restes d'un *ustrinum* contemporain de cette phase de la nécropole (Schwaller *et al.* 1995, p. 210-220 ; Bel *et al.* à paraître ; Jallet *et al.* 1998). À Mourrel-Ferrat, treize sépultures et les restes de plusieurs *ustrina* de la fin du IV^e ou du tout début du III^e s. av. J.-C. ont été étudiés (Janin *et al.* 2000). D'autres tombes de cette époque ont été repérées dans cette région, à Saint-Julien (Pézenas, Hérault) (Dedet *et al.* 2003, p. 170) et aux Oubiels (Sigean, Aude) (Anwar 2010), mais elles étaient en grande partie détruites par des travaux agricoles.

Le Languedoc oriental et la Provence étaient, jusqu'ici, encore moins bien lotis : à l'exception de la tombe de la Roussillonne à Nîmes, de la deuxième moitié du IV^e ou du III^e s. av. J.-C. (Dedet, Gauthey 2008), les autres sépultures ne sont connues que de manière imparfaite,

comme la tombe 5 des Colombes à Beaucaire (Gard), de l'extrême fin du III^e s. ou du tout début du II^e s. av. J.-C. (Dedet, Michelozzi, Py 1974, p. 75-83), les quatre sépultures de la première moitié du III^e s. av. J.-C. des Conques à Cucuron (Vaucluse), dont les restes osseux humains n'ont pas été étudiés (Dumoulin 1962) et la tombe supposée de Préville à Uzès (Gard) (Saint-Venant 1897). Cette lacune est en passe d'être en partie comblée grâce à la fouille récente de 112 tombes des IV^e- III^e s. av. J.-C. au Sizen-Collège Vigne à Beaucaire, actuellement en cours d'étude (Carne, Demangeot 2010).

Dans les Alpes du Sud, plusieurs sépultures explorées au XIX^e s. se rapportent aussi à cette phase du deuxième Âge du fer, comme, par exemple, celles des Mâts ou du Serre des Béraud à Jausiers (Alpes-de-Haute-Provence) (Bérard 1997, p. 227-236), ou de Peyre-Haute à Guillestre (Hautes-Alpes) (Willamae 1991, p. 205-211). Cependant les données sont peu précises, aussi bien pour ce qui concerne la morphologie des tombes, que les défunts et les assemblages de mobiliers.

Pour leur part, les pratiques funéraires des colonies grecques du Midi gaulois ne peuvent être appréhendées avec précision qu'à Marseille, essentiellement grâce à la fouille de 96 tombes s'échelonnant du IV^e au milieu du II^e s. av. J.-C. sur le site de Sainte-Barbe (Moliner *et al.* 2003 ; Dedet 2011). La connaissance des 28 sépultures de cette époque découvertes au Peyrou à Agde, en cours d'étude, reste encore imprécise (Marchand, Schwaller dans Lugand, Bermond 2001, p. 145-146).

2. L'accès au cimetière villageois

À *Ambrussum* tous les morts n'ont pas accès au cimetière villageois, en particulier avant l'âge d'environ cinq ans. Mis à part le fœtus de l'aire crématoire B1, très probablement brûlé avec sa mère décédée avant ou pendant l'accouchement, les tout-petits de moins d'un an en sont complètement absents. Seule une part des enfants de 1 à 4 ans y est admise, environ la moitié ou le tiers selon le taux de mortalité attendu. Ce n'est qu'avec la classe

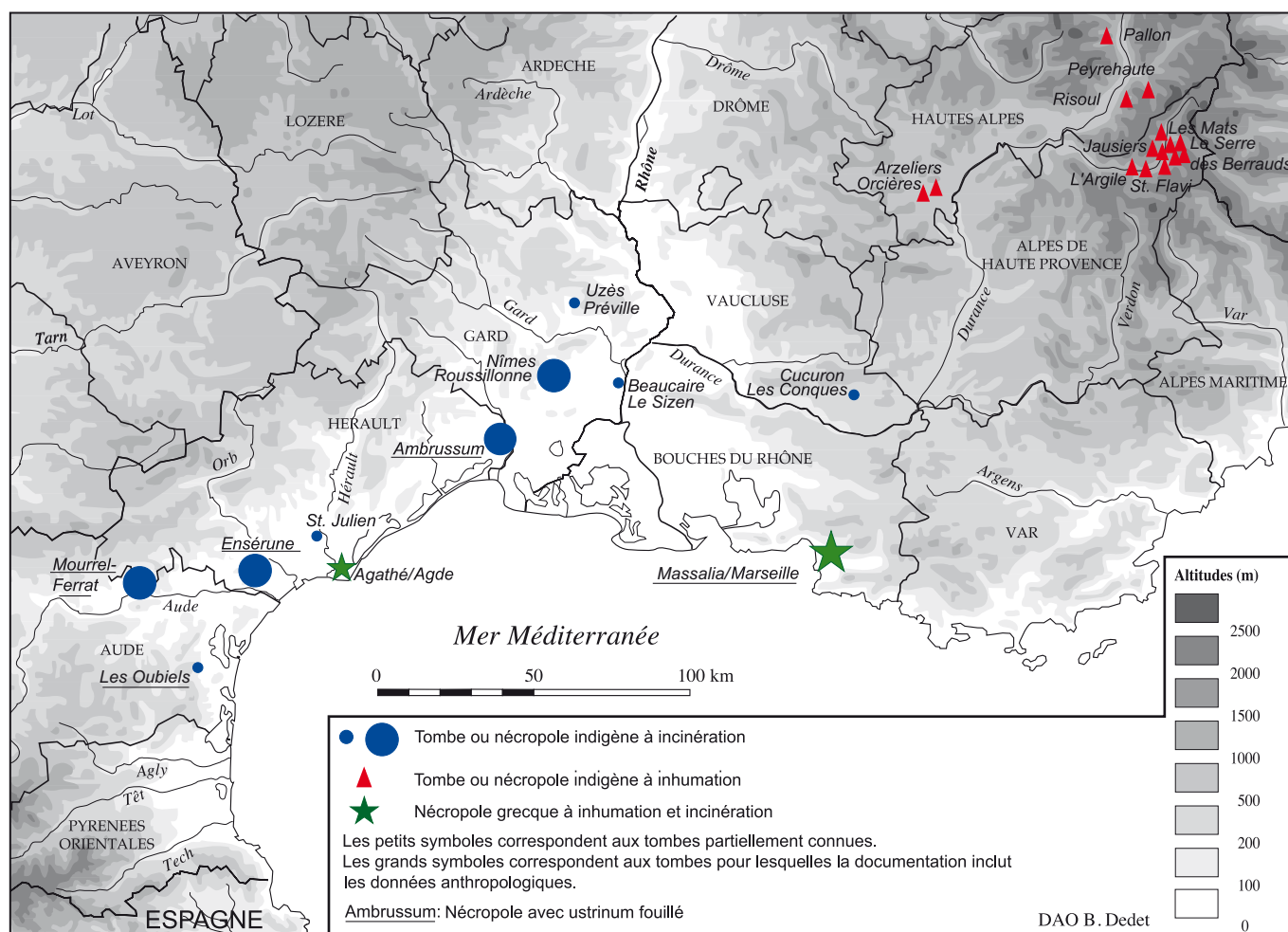


Fig. 112. Localisation des nécropoles et tombes des IV^e et III^e s. av. J.-C. en Languedoc, Provence et Alpes méridionales.

des 5-9 ans que le recrutement de la nécropole paraît conforme à une mortalité archaïque. Des usages semblables ont alors cours à Mourrel-Ferrat et à Ensérune. À Mourrel-Ferrat, si les déterminations ostéologiques n'ont pas permis de cerner les jeunes enfants, les moins d'un an manquent totalement (Janin *et al.* 2000). Il en va de même à Ensérune. Et sur ce site, une grande part des 1-4 ans et une part encore non négligeable des 5-9 ans font aussi défaut (Dedet, Schwaller 2010, p. 272-273).

Cette exclusion des plus jeunes individus et leur admission progressive au sein de cet espace socialisé qu'est le cimetière villageois sont alors des coutumes traditionnelles dans le monde indigène de la région puisqu'on les observe, dans tout le Midi de la France, depuis la fin de l'Âge du Bronze (Dedet 2008). En revanche, elles sont en total contraste avec les pratiques en cours, en ce domaine, dans les colonies grecques voisines, à Marseille ou, pour ce qu'on en connaît, à Agde. En effet, dans le cimetière marseillais de Sainte-Barbe,

du début du IV^e au milieu du II^e s. av. J.-C., sur un échantillon d'une centaine de défunts, les moins d'un an sont normalement représentés et les 1-4 ans ne montrent qu'un déficit réduit (Moliner *et al.* 2003, p. 83). Au Peyrou II, à Agde, sont signalés de « très jeunes enfants » inhumés en amphore massaliète, sans doute, ici aussi, des sujets périnataux ou de moins d'un an (Nickels 1982, p. 278).

Pour les autres classes d'âge, grands enfants, adolescents et adultes, il est impossible de savoir si tous les morts bénéficient d'une sépulture à *Ambrussum*, comme ailleurs dans le monde indigène méridional. Au premier Âge du Fer, la rareté et la dispersion des tombes tumulaires des Garrigues languedociennes et provençales laissent penser que, alors, seuls certains de ces défunts plus âgés bénéficiaient d'un traitement solennel de la mort et qu'un autre procédé ne laissant pas de traces, ou des vestiges moins visibles, a pu exister pour une partie d'entre eux (Dedet 2000, p. 178). Nonobstant la constitution de vastes groupements de tombes comme

celui d'*Ambrussum*, une séparation de ce type, entre sépultures durables et pratiques funéraires fugaces, a pu persister au second Âge du Fer dans la région. Mais de surcroît, on a aussi la preuve d'autres destins pour d'autres morts adultes ou adolescents en Languedoc à cette époque.

En effet, l'habitat du Cailar (Gard), voisin et exactement contemporain d'*Ambrussum*, a livré de nombreux restes humains d'adultes, essentiellement crâniens, accompagnés d'armes. Ce sont là les traces d'une pratique d'exposition en plein air, près du rempart (Roure 2007 ; Girard, Roure 2009). Au total, ce n'est pas moins d'une quarantaine d'individus qui a été recensée après le fouille de 2010, sur une surface réduite qui ne représente qu'une petite partie du lieu où prennent place ces installations. Sur ce site, cette pratique est contemporaine des tombes fouillées à *Ambrussum* ; elle couvre tout le III^e s. av. J.-C. Et si, pour le moment, aucune semblable concentration de tels vestiges n'a été découverte sur un autre habitat de la région, des os épars d'adultes et d'adolescents y sont souvent signalés en contexte résiduel dans des agglomérations du milieu de l'Âge du Fer, comme dans l'Aude, au Carla (Bouriège), à l'Agréable (Villasavary), à Pech Maho (Sigeon), dans l'Hérault à La Ramasse (Clermont-l'Hérault) et à Ensérune, ou dans le Gard à Vié-Cioutat (Mons) ; et sur l'oppidum d'*Ambrussum* même, des os d'un ou deux adolescents proviennent d'une couche d'occupation d'une maison datée du dernier quart du III^e s. av. J.-C. (Dedet, Schwaller 1990, p. 147-148). Quelle que soit l'interprétation que l'on donne à la présence de ces os humains, traces de sanctuaires avec exposition de trophées comme au Cailar, « reliques » de certains défunts, têtes coupées prélevées sur des ennemis vaincus selon la pratique régionale rapportée par les auteurs anciens eux-mêmes (Strabon, IV, 4.5 et Diodore de Sicile, V, 29, 4.5), ce sont là autant de morts ayant dépassé l'enfance qui donc n'ont pas été accueillis dans une nécropole. *Ambrussum* n'échappe sans doute pas à de tels usages.

Au Cailar, le nombre d'individus concernés n'est pas négligeable, mais évidemment on ne saurait généraliser cette donnée à l'ensemble de la région.

3. La pratique de l'incinération

Le dépôt secondaire de crémation est la norme dans la nécropole d'*Ambrussum*. C'est aussi alors la pratique en vigueur presque partout dans le Midi de la France pour les défunts admis au cimetière villageois, quel que soit leur âge au décès (fig. 112). On la constate ainsi aux

IV^e- III^e s. av. J.-C. aussi bien non loin d'*Ambrussum*, à Nîmes/La Roussillonne comme à Beaucaire/Le Sizen-Collège Vigne, qu'en Provence à Cucuron/Les Conques, ou en Languedoc occidental, à Mourrel-Ferrat, Ensérune, Saint-Julien, Les Oubiels. Seuls font exception à cette règle le Sud des Alpes et les colonies grecques de la côte (Dedet 2004).

Dans les Alpes méridionales sont encore attestées des sépultures à inhumation au moins jusqu'au III^e s. av. J.-C. Certes, s'agissant de découvertes anciennes, les modalités sont mal connues, mais ce sont bien des squelettes qui sont évoqués dans les publications pour plusieurs cas à Jausiers (les Mâts, la Rochette, le Serre des Bérauds, Lans), à Laragne-Montéglin (Arzeliers) ou à Risoul (Bérard 1997). Il n'est pas précisé s'il s'agit de dépôts primaires ou secondaires, cependant les structures parfois décrites entourant ces squelettes pourraient nous orienter vers la première possibilité. Un adulte en dépôt primaire sur le dos est même clairement figuré sur le plan publié d'une tombe de Peyre-Haute à Guillestre, datée de la fin du IV^e s. ou du début du III^e s. av. J.-C., et c'est là la seule information précise sur ce sujet (Chantre 1878).

Dans les colonies de Marseille et d'Agde, aux IV^e, III^e et II^e s. av. J.-C., crémation et inhumation se côtoient, comme c'est d'ailleurs l'usage souvent dans nombre de cités grecques (Kurtz, Boardman 1971, p. 71, 91 et 162 ; Étienne, Müller, Prost 2006, p. 157). À Marseille/Sainte-Barbe les enfants de moins de dix ans sont toujours inhumés, alors que grands enfants, adolescents et adultes sont soit concernés par l'inhumation primaire soit incinérés, et le partage entre les deux pratiques est tout à fait équitable au III^e s. av. J.-C. (Moliner *et al.* 2003, p. 34-36). La situation semble plus contrastée au Peyrou II d'Agde où figurent vingt-quatre inhumations pour quatre incinérations (Marchand, Schwaller dans Lugand, Bermond 2001, p. 145-146).

Pour les indigènes du Languedoc oriental, et en particulier les habitants d'*Ambrussum*, au III^e s. av. J.-C., cette pratique de la crémation est alors traditionnelle, remontant au début du premier Âge du Fer. Elle est introduite à cette époque, dans cette région où règne alors sans partage l'inhumation, primaire ou secondaire, depuis le Bronze final II. Ce mouvement se fait sans doute depuis l'ouest du Languedoc. En effet, l'incinération est la règle au Bronze final III en Languedoc occidental et en Roussillon, et son adoption dans les territoires situés à l'est du fleuve Hérault est progressive, de l'ouest vers l'est. L'incinération remplace donc peu à peu les différentes formes d'inhumation durant le VII^e s. av. J.-C. entre fleuves Hérault et Rhône, et au cours du

siècle suivant en Provence (Dedet 2004). Dès le début du VI^e s. av. J.-C. l'inhumation a disparu du Languedoc oriental, du moins pour les morts « normaux », ceux qui ont accès au cimetière. Elle ne reste en vigueur que pour les très jeunes morts, périnataux et certains nourrissons, enterrés dans les habitats (Dedet 2008, p. 79-156).

4. Le bûcher crématoire

Comme ici à *Ambrussum*, dans ce monde indigène du milieu du second Âge du Fer, les trépassés sont brûlés sur un bûcher aménagé au sein même de la nécropole, et une partie des restes du corps et de la crémation est ensuite prélevée pour être transportée dans la tombe. C'est ce que montrent les cas connus aussi bien à Ensérune qu'à Mourrel-Ferrat, pour la même période.

Le bûcher d'Ensérune, daté de la première moitié du III^e s. av. J.-C., offre de nombreuses similitudes avec celui d'*Ambrussum*, même si ce n'est finalement qu'une petite portion qui en a pu être soigneusement fouillée, la majeure partie ayant été largement détruite par les recherches des années 1960 (Jallet *et al.* 1998). Là aussi, il s'agit d'une vaste structure, d'au moins 15 m² de superficie, ayant servi pour des crémations successives. La couche de fonctionnement repose sur des nappes discontinues de sable calcaire, rapportées pour constituer une vaste plate-forme. Elle renferme, en quantité, éléments osseux humains, tessons de vases et objets personnels des défunts, perles et morceaux d'objets métalliques fondus.

Mais ce bûcher d'Ensérune marque aussi plusieurs nettes différences avec celui d'*Ambrussum*, traduisant des pratiques funéraires quelque peu distinctes également. À Ensérune, la céramique qui y a été découverte diffère de celle des tombes : les tessons appartiennent pour une large part à des vases non tournés, catégorie de vaisselle proportionnellement beaucoup moins présente dans les sépultures elles-mêmes. Sur le bûcher, ces récipients n'ont peut-être pas la même fonction que dans les tombes : alors que dans ces dernières, ces vases contiennent presque toujours un dépôt de volaille entière, sur le bûcher ils ont peut-être servi à contenir des liquides car les restes animaux sont totalement absents.

Les deux bûchers fouillés à Mourrel-Ferrat, S11 et S15, sont quelque peu différents, bien qu'installés, là aussi, sur une nappe de cailloux et de blocs. Parmi ces éléments ont été prélevés des charbons de bois, des nodules d'argile cuite, des fragments céramiques et métalliques parfois brûlés, ainsi que des os humains

incinérés qui ne sont pas en position anatomique (Janin *et al.* 2000, p. 237-241). Ces bûchers sont plus petits, occupant une surface réduite de un ou deux mètres de large sur deux mètres de long environ, et chacun pourrait n'avoir servi que pour un seul défunt, adulte ou de taille adulte. C'est ce que laissent supposer la masse des restes osseux découverts, 1339,1 g pour S11 et 1476,4 g⁵⁰ pour S15, et l'absence de doublons parmi ce matériel. Ces deux structures s'accompagnent de plusieurs trous pour des poteaux qui ont peut-être servi à suspendre un brancard funéraire au-dessus du feu. Enfin, une tombe d'individu de taille adulte est installée à quelques centimètres seulement de chacun de ces bûchers, la tombe 17 près du bûcher S11 et la tombe 18 près du bûcher S15.

Cependant, le matériel livré par ces deux structures de Mourrel-Ferrat, en plus d'objets personnels des défunts, des tessons isolés de vases et des os d'animaux, pourraient signaler, comme à *Ambrussum*, des repas pris en marge de la crémation, avec bris des vases ayant été utilisés à cette occasion et rejet de quelques tessons ainsi que de quelques restes animaux dans le bûcher. Ici, le nombre plus limité de restes, 15 tessons isolés et 7 os de faune dans le bûcher S11, 6 tessons isolés, une portion d'urne et 2 os dans le bûcher S15, pourrait simplement indiquer, s'agissant de structures plus petites, des cérémonies de moindre ampleur et qui ont laissé moins de témoignages.

Dans la région, de telles aires de crémation ne sont pas une nouveauté au second Âge du Fer. Plusieurs cas de forme et dimension semblables à ceux de Mourrel-Ferrat sont connus dans le cimetière du Moulin à Mailhac, datés de la transition Âge du Bronze – Âge du Fer, se rapportant chaque fois à un groupe réduit de tombes (Janin 1993, p. 49-50).

Une autre formule, qui n'apparaît pas à *Ambrussum*, a peut-être aussi existé à Mourrel-Ferrat. En effet, sur ce site, une dizaine de poteaux circulaires, certains pourvus de pierres de calage, se trouvent tout près d'autres sépultures. Il ne peut s'agir d'éléments signalant les tombes puisqu'ils ont brûlé ; sans doute participent-ils plutôt du bûcher lui-même et ils seraient alors les seules traces de crémations qui auraient précédé le creusement des tombes à l'emplacement même de l'*ustrinum*. Cette formule de sépultures installées dans les restes même du bûcher est de toutes façons déjà attestée antérieurement dans la région, aux VII^e et VI^e s. av. J.-C., comme, par exemple, dans le tumulus B1 du Frouzet à Saint-Martin-de-Londres (Hérault), celui de l'Agnel 1 à Pertuis

50 Pour le poids théorique d'un adulte brûlé, voir *supra*, chap. 2, § 2.4.1.

(Vaucluse), celui de la Guérine 1 à Cabasse et la tombe 1 de Gros-Ped aux Arcs-sur-Argens (Var). Mais elle reste alors rarement, sinon exceptionnellement, mise en œuvre : elle concerne en effet des individus qui sortent très nettement de l'ordinaire, si l'on en croit le mobilier associé (Dedet à paraître).

Ces deux types de bûchers se retrouvent dans la colonie grecque de Marseille entre le IV^e et le II^e s. av. J.-C., avec quelques variations toutefois. Dans la nécropole de Sainte-Barbe, quatre aires de crémation sans sépulture sont installées au milieu des tombes mais elles sont quelque peu distinctes de celles du monde indigène. Ici point d'aménagement de base ; il s'agit simplement de l'empreinte au sol d'une aire quadrangulaire ou circulaire, de 1,25 m² à 4,50 m², ayant subi l'action du feu et couverte de cendres et de charbons. Et, d'après la faible quantité d'os humains recueillis chaque fois, entre 27 et 207 g, ces bûchers ne sont pas collectifs mais individuels, à condition bien sûr qu'ils n'aient pas été nettoyés (Moliner *et al.* 2003, p. 35). Vers la même époque, des bûchers semblables ont aussi leur place dans les enclos funéraires de la Bourse (Bertucchi 1992, p. 133). Mais il semble aussi exister à Sainte-Barbe la formule du bûcher individuel incluant la sépulture elle-même. Un tel bûcher est installé dans une fosse et les restes ont ensuite été percés par un *loculus* accueillant un ossuaire : ce serait le cas des tombes 55 et 252 (Moliner *et al.* 2003, p. 35, 257 et 272).

5. Le mode de dépôt des restes osseux

La mise en place des os brûlés du défunt directement dans le *loculus*, en dehors de tout contenant durable, et, éventuellement pour une petite partie du lot, dans la structure de recouvrement, est la seule formule de dépôt en usage à *Ambrussum*.

Le dépôt direct des os dans le *loculus*, sans réceptacle, est bien attesté vers la même époque dans la région. On le note à Cucuron/Les Conques (Dumoulin 1962) et à Beaucaire/Le Sizen-Collège Vigne (Carme, Demangeot 2010). Cette pratique est traditionnelle en Languedoc oriental. Cela est en continuité avec ce qui se faisait déjà dans cette contrée au premier Âge du Fer (Dedet 1992, p. 61-64) : dans les tumulus à incinération secondaire des Garrigues, les os étaient éparpillés dans une aire à peu près centrale du monument, elle-même parfois délimitée par un aménagement de pierres, comme en témoignent, par exemple, les tumulus gardois de Sadoulet 2 à Pompignan (Gascó 1980, p. 58-63) ou celui de Peyraube 6 à Lamelouze (Dedet, Gauthey 1994,

p. 113-124). On la voit aussi mise en œuvre dans l'Hérault au VII^e s. av. J.-C., tout près d'*Ambrussum*, dans les tombes de Montpellier/Gallière (Dedet, Lisfranc 2005), aux VI^e et V^e s. av. J.-C. dans la nécropole de Castelnaule-Lez/Mermoz (Ott *et al.* 2010) et dans la tombe isolée de Font-de-la-Vie à Saint-Bauzille-de-Montmel au milieu du V^e s. av. J.-C. (Dedet 1995a). Dans cette dernière, c'est du sédiment provenant du bûcher, sorte de magma cendreuse enrobant des morceaux d'os brûlés, que l'on dépose dans le *loculus*, comme à *Ambrussum*.

Cette portion de la nécropole d'*Ambrussum* ignore l'usage du vase-ossuaire, bien présent alors en Languedoc oriental. À Beaucaire/Le Sizen-Collège Vigne, les tombes à ossuaire côtoient les sépultures à dépôt direct, mais sont moins nombreuses toutefois. Le vase-ossuaire est d'ailleurs présent aussi tout à côté du Sizen, dans la nécropole de Beaucaire/Les Colombes, et notamment dans la tombe 5 datée du dernier quart du III^e ou du premier quart du II^e s. av. J.-C. (Dedet, Michelozzi, Py 1974, p. 75-83). On le retrouve aussi, non loin d'*Ambrussum* et à même époque, dans la tombe de Nîmes/La Roussillonne (Dedet, Gauthey 2008) (**fig. 113**). Le vase-ossuaire était déjà employé dans la région littorale du Languedoc oriental dans les siècles antérieurs, comme à Fabrègues/Saint-Martin-de-Colombs au VII^e s. av. J.-C. (Dedet, Paya 2006-2007), à Pérols/La Pailletrice vers 500 av. J.-C. (Daveau, Dedet 2010), ou à Nîmes/Vignole VII dans la première moitié du V^e s. av. J.-C. (Séjalon, Dedet 2003), et aussi, concurremment au dépôt direct dans le *loculus*, à Castelnaule-Lez/Mermoz (**fig. 113**).

Cette diversité n'est pas réservée à la seule partie orientale du Languedoc. Les dépôts en fosse sans ossuaire marquent également la fin du premier Âge du Fer et le début du second en Languedoc occidental, dans un milieu où jusque là, la tombe à vase-ossuaire était la règle. C'est ce que montrent les tombes les plus récentes du Grand Bassin II à Mailhac et quelques sépultures de la nécropole de Couffoulens/Las Peyros, dans l'Aude, datées de la fin du VI^e ou du début du V^e s. av. J.-C. (Janin *et al.* 2002 ; Passelac, Rancoule, Solier 1981). Et pour la seconde moitié du V^e s., cette formule est également attestée dans l'Hérault, à Ensérune, Cesseroles Bosquets, et Siran/la Martelle (Dedet, Schwaller 2010 ; Rancoule 1983 ; Rancoule 1989) (**fig. 114**).

Le vase-ossuaire est la règle à Ensérune, au III^e s. av. J.-C., mais il existe alors aussi dans cette région un procédé que l'on pourrait qualifier de mixte : le *loculus* renferme un ossuaire mais aussi des résidus du bûcher incluant des os humains versés directement en dehors de ce contenant (Dedet, Schwaller 2010, p. 275).

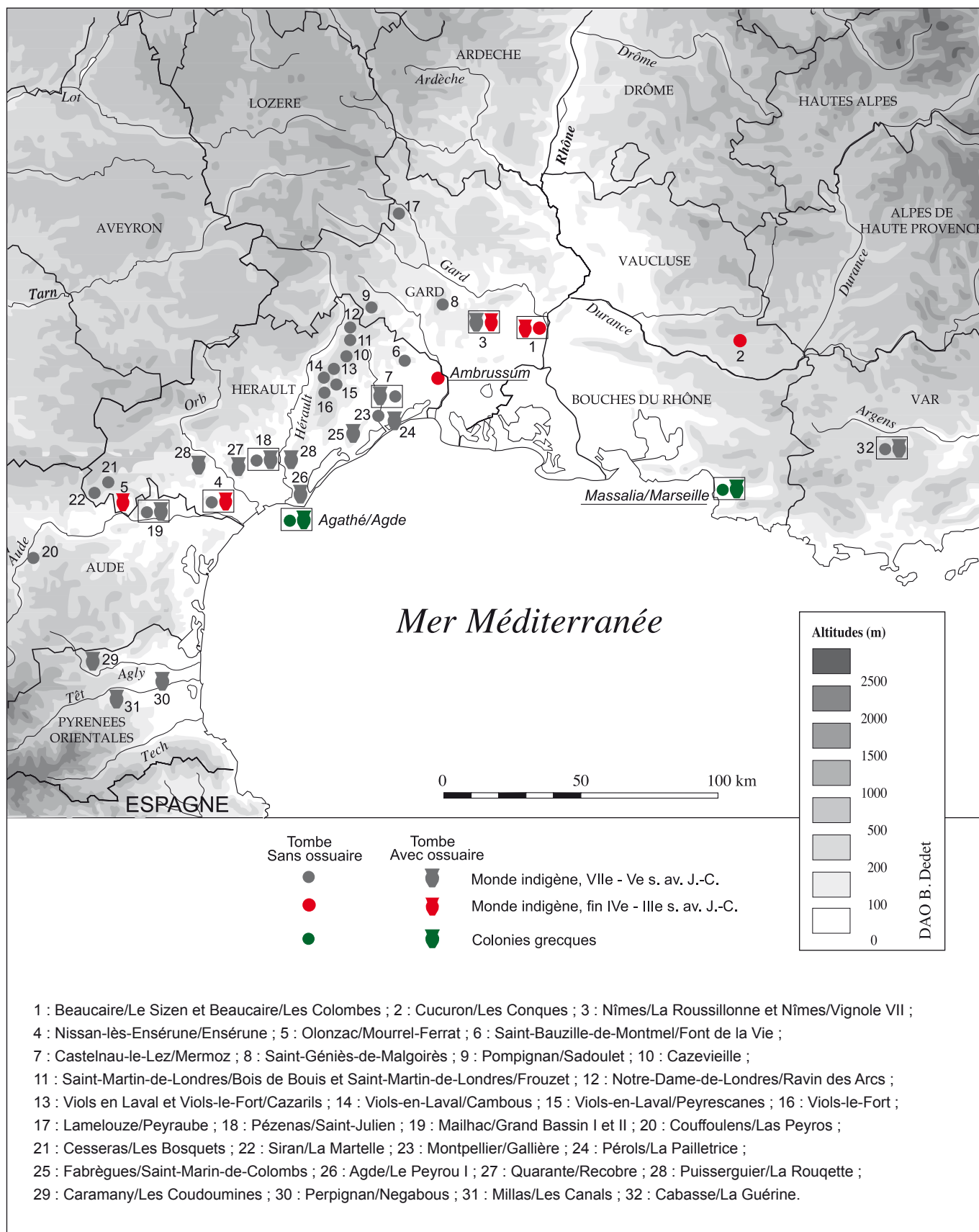


Fig. 113. Répartition des tombes sans ossuaire ou avec ossuaire.

À Mourrel-Ferrat, fin IV^e-début III^e s. av. J.-C. se rencontre la même pratique mixte, avec même, dans la moitié des cas, une masse d'os du comblement des fosses plus importante que celle de l'ossuaire : ainsi dans la tombe 18, qui possède le lot osseux le plus volumineux découvert sur le site (1350 g), ce sont 95,7 % des os qui se trouvent dans la fosse, hors de l'ossuaire (Janin *et al.* 2000, p. 232-234) (**fig. 113**).

Mais la fouille d'*Ambrussum* met aussi en évidence l'existence d'un autre geste, la mise en place, ou la dispersion, d'une partie des os du défunt prélevés sur le bûcher dans le sédiment terreux du dispositif de recouvrement de la sépulture. Cette pratique n'est pas inconnue dans la Protohistoire régionale. Elle avait déjà été discrètement signalée dans trois nécropoles du premier Âge du Fer. D'abord au Grand Bassin I de Mailhac : « Les ultimes vestiges de l'incinération, soigneusement recueillis sur l'*ustrinum* étaient déversés sur le tas de pierres qui recouvrait la tombe. C'est ainsi qu'on trouve parmi les pierres du tumulus des fragments de bronze parfois à moitié fondus (...), de petites mottes de terre rougie, des charbons, parfois un peu de cendres, des esquilles d'os brûlés » (Louis, Taffanel, Taffanel, 1958, p. 34). Ensuite aux Coudoumines à Caramany (Pyrénées-Orientales) : « Seulement deux tombes possédaient leur dalle de fermeture en place. Elles étaient recouvertes de sédiment mêlé à des cendres, de menus charbons de bois et des esquilles d'os humains calcinés » (Porra 1995, p. 459). Puis pour une des tombes de Pradines à Causse-et-Veyran (Hérault), la T36, où l'argile composant l'amas surmontant la tombe « contient de très nombreux os humains brûlés et des charbons de bois » (Mazière 2002, p. 127 et p. 149, note 11). Dans tous ces cas, nul doute que l'observation de cet usage ne soit favorisée par une conservation satisfaisante de cette structure superficielle ou d'une partie de celle-ci. Cette condition est, somme toute, assez rarement remplie et la fréquence de cet usage est donc difficile à apprécier à l'échelle de la région. Cependant tout récemment, c'est pour un nombre important de recouvrements de sépultures du premier Âge du Fer que pareille pratique vient d'être remarquée dans la nécropole du Causse à Labruguière (Tarn), lors de la fouille préventive conduite en 2010 par L. Buffat (Société Mosaïques Archéologie), tandis que, à l'inverse, dans le secteur du premier Âge du Fer de Pradines, particulièrement bien conservé, sur une quarantaine de tombes fouillées, une seule est concernée.

Les deux usages qui ont cours dans le monde indigène, les dépôts des os humains avec ossuaire ou sans ossuaire, se retrouvent aussi à Marseille et à Agde, aux IV^e-III^e s. av. J.-C. À Marseille/Sainte-Barbe, dans le lot

des 29 sépultures à incinération, le dépôt dans un contenant, le plus souvent dans une urne, mais parfois dans une amphore ou dans un vase en plomb, est le plus fréquent (18 cas), tandis que le versement direct dans la fosse concerne 11 tombes (Moliner *et al.* 2003, p.34-35). Dans les tombes des terrasses de la Bourse, toutes ces formules à l'exception de l'amphore sont attestées, mais les réceptacles métalliques paraissent plus fréquemment utilisés, parfois insérés dans une cuve en pierre. À Agde/Le Peyrou II, sur les quatre tombes à incinération fouillées, trois disposent d'un ossuaire (Marchand, Schwaller dans Lugand, Bermond 2001, p. 146) (**fig. 113**).

6. Le poids des os

Dans le monde indigène comme dans la colonie grecque de Marseille, la variabilité du poids des os prélevés sur le bûcher traduit une absence de constante, et cela, quel que soit le mode de dépôt dans la tombe. Pour certains sujets, ce ramassage concerne une grande quantité de restes, proche de la moitié du poids théorique d'un squelette incinéré, mais pour d'autres ce n'est qu'une infime part qui est placée dans la sépulture. On le remarque bien à *Ambrussum*, mais aussi dans les autres nécropoles peu ou prou contemporaines.

À Mourrel-Ferrat, les poids totaux concernant les adultes, ossuaire et versement direct dans le *loculus*, s'échelonnent de 107 à 1350 g avec un regroupement autour de 200 g, et les contenus des ossuaires seuls varient de 57,7 à 240,8 g, avec un regroupement entre 58 et 65 g. Dans les tombes à dépôt sans ossuaire d'En-sérune, les poids varient de 10 à 210 g, et le plus grand nombre ne renferme que 30 à 40 g, mais en l'absence de tamisage ces valeurs n'ont qu'un intérêt limité. Dans la même nécropole, les poids d'os placés dans les ossuaires s'échelonnent de 42 à 1026 g, la moyenne est de 268 g, et la plupart des dépôts se situe entre 150 et 300 g. Pour les tombes mixtes de ce site, la quantité d'os présents dans le *loculus* reste incertaine du fait des conditions de fouilles anciennes (Dedet, Schwaller 2010, p. 277).

Ce sont là des valeurs proches de celles d'*Ambrussum* où, pour les quatorze adultes identifiés, les différences entre défunts vont de un à dix, avec des poids compris entre de 101,8 et 980,0 g, et une moyenne de 391,6 g. L'ossuaire de la Roussillonne, avec ses 719,2 g d'os, se place, lui, dans le haut de fourchette des dépôts sans ossuaire d'*Ambrussum* (Dedet, Gauthey 2008).

À Marseille/Sainte-Barbe, les mêmes pratiques concernent les douze tombes individuelles d'adultes

incinérés, jugées complètes lors de la fouille. Les deux dépôts complets en fosse, sans réceptacle, sont très éloignés l'un de l'autre, mais ils entrent dans une fourchette de poids très proche de celle qui a été constatée à *Ambrussum* (172,7 g pour la tombe 255 et 771,9 g pour la tombe 97). En revanche, le volume des restes des dix adultes placés dans un récipient est sensiblement plus important : les poids sont compris entre 52,1 et 1921,4 g, pour une moyenne de 867,3 g, soit globalement le double d'*Ambrussum* (Moliner *et al.* 2003, p. 90). Sur ce point, on retrouve dans la colonie grecque la même tendance qu'en milieu indigène : la masse osseuse mise dans un ossuaire est plus importante, en moyenne, que celle qui est déposée directement dans le *loculus*.

7. La morphologie de la tombe

La morphologie des sépultures à crémation secondaire sans ossuaire peut présenter plusieurs formes dans le monde autochtone du Midi méditerranéen (fig. 114).

Le premier type d'*Ambrussum*, que nous avons qualifié « d'élaboré » par rapport à un deuxième type appelé « rudimentaire » (fig. 114, n° 5), est illustré à Saint-Bauzille-de-Montmel/Font-de-la-Vie environ 200 ans plus tôt (Dedet 1995a). Cette tombe est formée d'une dépression de plan circulaire de 1,10 m de diamètre, n'excédant pas 10 cm de profondeur, aménagée dans le sol terreux sans entamer le substrat rocheux calcaire. Elle inclut, dispersés dans son comblement, les os mêlés à des restes du foyer et à ceux du mobilier très fragmenté. En bordure de cette fosse, vers le nord, une urne ou une portion d'urne non brûlée a été posée sur le sol antique. La conservation de cet ensemble implique une structure de recouvrement disparue, de terre et/ou de pierres, à l'image de celle que l'on retrouve à *Ambrussum*.

D'autres formes existent cependant aussi dans la région, comme à Cucuron/Les Conques, dans le Vaucluse ou à Cesseras/Les Bosquets à l'extrémité occidentale de l'Hérault.

La tombe B des Conques, datée du VI^e s. av. J.-C., comprend une fosse ovale de 0,85 sur 0,65 m à l'ouverture et 0,20 m de profondeur (Dumoulin 1962, p. 324-326). Deux modalités la distinguent fortement de celles d'*Ambrussum* : le fond de cette fosse est bordé par un cordon de blocs de grès non taillés ; par ailleurs les os calcinés, les bijoux brûlés et les offrandes sont répartis à l'intérieur de cette structure en des tas bien distincts (fig. 114, n° 2).

Une formule quelque peu différente se rencontre aux Bosquets, dans la seconde moitié du V^e s. av. J.-C., comprenant plusieurs éléments d'après les cas les mieux conservés, les sépultures B2 et B3 : une grande fosse profonde, 1 à 1,5 m de long sur 0,7 m de large pour 0,4 à 0,5 m de profondeur, remplie de cendres, de terre rougie et de blocs de grès ayant subi l'action du feu ; les restes ramassés sur le bûcher, charbons, os humains incinérés et éléments très fragmentés du mobilier sont déversés sur le dessus du comblement de cette fosse et dans une petite dépression adjacente de 0,5 m de diamètre pour 0,10 à 0,15 m de profondeur. L'ensemble est recouvert par des blocs de grès (Rancoule 1983) (fig. 114, n° 1).

Le second type de tombe d'*Ambrussum*, constitué d'une simple fosse de faibles dimensions, enfermant des résidus du bûcher et dépourvue, semble-t-il, de structure apparente en surface, est attesté pour la même époque dans les fouilles récentes de Beaucaire/Le Sizen-Collège Vigne (Carne, Demangeot 2010).

La forme de ces deux catégories de sépultures à dépôt direct des os dans le *loculus*, bien documentées à *Ambrussum*, est différente de celle des tombes contemporaines à vase-ossuaire. À Mourrel-Ferrat, l'ossuaire occupe le centre d'un *loculus* tronconique étroit et peu profond, et, dans le cas de la tombe 21, le creusement est limité à l'emprise du vase (Janin *et al.* 2000) (fig. 114, n° 3). À Ensérune, les cinq tombes du III^e s. av. J.-C. fouillées en 1988, ont une fosse oblongue pouvant atteindre 1,40 m sur le grand axe, creusée dans un conglomérat surmontant le substrat rocheux dont les ressauts sont utilisés pour poser des objets ; une couverture de deux épaisseurs de blocs accuse un pendage important vers le centre de la fosse et témoigne d'un espace sous-jacent originellement vide. La dimension du *loculus* dépasse toujours plus ou moins largement l'encombrement de l'ossuaire et du mobilier conservé, indice de dépôt d'objets périssables et/ou de résidus provenant du bûcher (Schwaller *et al.* 1995) (fig. 114, n° 4). Des stèles rudimentaires en pierre, sans inscription ni décor, signalent ces sépultures à Ensérune (Schwaller 1994a), mais peut-être aussi à Mourrel-Ferrat.

Tout autres sont les tombes de Marseille et d'Agde. À Marseille/Sainte-Barbe les restes du trépassé, brûlés ou non, sont placés en pleine terre directement ou dans un contenant, urne, amphore, cercueil, coffrage de bois ou, beaucoup plus rarement, sarcophage. La fermeture du tombeau peut se faire de diverses manières : des planches, des morceaux de panses d'amphores, un amoncellement de pierres, de tessons et de matériaux de récupération, ou encore des dalles couchées.

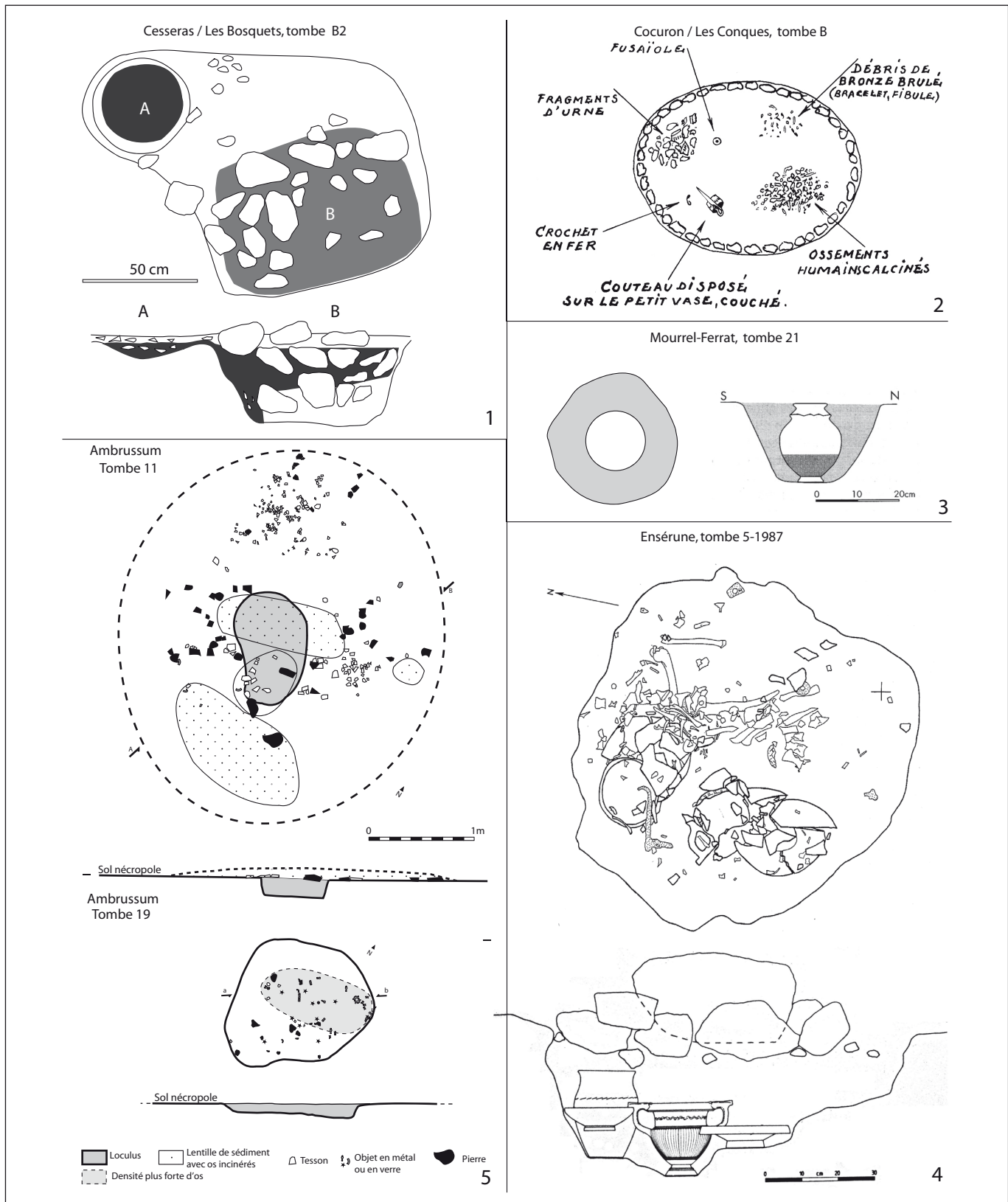


Fig. 114. Exemples de tombes du monde indigène languedocien et provençal de la fin du IV^e et du III^e s. av. J.-C. 1 : Cesseroas (Hérault), tombe B2 des Bosquets (d'après Rancoule 1983) ; 2 : Cucuron (Vaucluse), tombe B des Conques (d'après Dumoulin 1962) ; 3 : Olonzac (Hérault), tombe 21 de Mourrel Ferrat (d'après Janin *et al.* 2000) ; 4 : Nissan-lès-Ensérune, tombe 5-1987 d'Ensérune (d'après Schwaller *et al.* 1995) ; 5 : pour comparaison, tombes T11 et T19 d'Ambrussum.

Qu'il s'agisse d'incinération ou d'inhumation, beaucoup de tombes, mais peut-être était-ce le cas pour toutes, sont marquées en surface par une pierre de taille fruste, souvent dégrossie en pyramide, de 0,3 à 0,4 m de haut, placée dans l'emprise de la fosse, jamais en dehors de celle-ci, et dans le cas des inhumations, plantée plus particulièrement vers l'extrémité où se trouve la tête (Moliner *et al.* 2003, p. 72-74). Le sarcophage constitue l'usage exclusif à la rue du Tapis-Vert, du moins dans la partie qui a pu être fouillée (Chabot, Féraud 1959). Et ces sépultures apparaissent somme toute modestes en regard de celles, monumentales, des deux terrasses de la Bourse, soigneusement bâties à la mode grecque, en grand appareil et décorées de bossages ou de triglyphes, incluant une série de tombes à incinération dans des logettes (Bertucchi 1992).

Dans les tombes à inhumation d'Agde/Le Peyrou II, un aménagement périphérique de blocs sur chant borde le corps et un lit de pierres recouvre l'ensemble. Pour leur part, les tombes à incinération montrent toujours la trace d'une couverture de blocs, malgré un mauvais état de conservation (Dedet, Schwaller 2010, p. 283).

8. Le matériel d'accompagnement

À *Ambrussum*, le matériel accompagnant le défunt des tombes sans ossuaire est fragmenté et incomplet, et il montre souvent des traces de passage sur le bûcher (fig. 115). Il en va de même dans le monde indigène languedocien et provençal, où, le plus souvent, bris et caractère incomplet des objets mis dans la tombe, notamment des vases, vont de pair avec le dépôt des restes humains hors de tout vase-ossuaire. C'est le cas vers la même époque en Provence à Cucuron/Les Conques : deux bracelets, une fibule et une pendeloque dans la tombe A, une petite coupe et des tessons d'une urne incomplète, en céramique non tournée, des débris de bracelet et de fibule en bronze, un passant en fer, un couteau et une fusaïole dans la tombe B, qui a peut-être accueilli deux défunts (?), car couteau et fusaïole s'excluent d'habitude ; une fibule et des tessons de deux urnes dans la tombe C ; une pointe de lance dans la tombe D (Dumoulin 1962). Déjà, antérieurement, ce type de dépôt avait cours, en Languedoc oriental, non loin d'*Ambrussum*, Saint-Bauzille-de-Montmel/Font-de-la-Vie au milieu du V^e s. av. J.-C. ou à Montpellier/Gallière au VII^e s. av. J.-C. (Dedet 1995 ; Dedet, Lisfranc 2005). C'était aussi le cas dans les tertres des Garrigues et des Cévennes au premier Âge du Fer, comme par exemple dans le tumulus 6 de Peyraube à Lamelouze (Dedet, Gauthey 1994, p. 113-124), ainsi que dans les nécropoles du Languedoc

occidental, à Mailhac/Grand Bassin II et à Couffoulens/Las Peyros, à la fin du VI^e et au début du V^e s. (Janin *et al.* 2002 ; Passelac, Rancoule, Solier 1981).

Le mobilier des tombes à vase ossuaire de la fin du IV^e et de début du III^e s. av. J.-C. présente deux éventualités au voisinage d'*Ambrussum*. Dans certaines sépultures de la nécropole du Beaucaire/Le Sizen-Collège Vigne, le vase-réceptacle n'est accompagné d'aucun objet. Dans d'autres tombes du Sizen ou encore dans la tombe de Nîmes/La Roussillonne l'accompagnement est très limité. Au Sizen ces pièces d'accompagnement peuvent être, mais rarement, placées dans le loculus à côté de l'ossuaire, ou, plus fréquemment, sont déposées dans ce vase même au sommet de l'amas osseux (Carme, Demangeot 2010). À la Roussillonne seule une petite coupe a été ajoutée au dépôt, posée sur le dessus du paquet d'os dans l'ossuaire (Dedet, Gauthey 2008). À la fin du III^e s. av. J.-C. ou au début du suivant, la tombe 3 de Beaucaire/Les Colombes est beaucoup mieux pourvue et il n'est pas certain que l'ensemble du matériel ait pu être récupéré : l'urne ossuaire, qui contient aussi une fibule et une monnaie, est posée dans la courbure d'une épée encore dans son fourreau, qui ont été ployés ; deux plats à vernis noir et un en céramique non tournée sont alignés d'un côté (Dedet, Michelozzi, Py 1974, p. 75-83). Ce cas est-il exceptionnel alors à Beaucaire ? S'agissant de la seule tombe de cette époque connue sur ce site, il est impossible de se prononcer.

Cette variation dans la quantité et dans l'état du matériel mis dans la tombe en fonction de la forme que prend le dépôt osseux humain se retrouve à la même époque en Languedoc occidental. Ainsi à Mourrel-Ferrat, c'est dans seulement la moitié des tombes à ossuaire que figure du matériel d'accompagnement, soit un vase entier, soit des tessons de sept ou huit récipients incomplets. Les sépultures sans ossuaire ne contiennent pas de récipient complet, mais seulement des tessons de plusieurs vases, et objets en métal et restes animaux sont plus nombreux dans les tombes à ossuaire (Janin *et al.* 2000). À Ensérune, dans les cinq tombes fouillées en 1988, si les objets personnels du mort, pièces de parure et d'habillement, ustensiles, armes, coffrets décorés d'incrustations en os, passent sur le bûcher avec le cadavre et se retrouvent déformés ou à l'état de fragments dans le loculus, les vases d'accompagnement et les offrandes alimentaires ne sont pas brûlés et sont déposés intacts (Schwaller *et al.* 1995, p. 224).

Dans cette partie du Languedoc, comme à *Ambrussum*, les quantités de matériel déposé auprès du mort sont, pour leur part, très variables. Elles sont faibles dans les

tombes dites « à simple ossuaire », où seuls quelques objets personnels et des restes d'une offrande animale sont joints aux restes osseux. Par exemple la tombe 21 de Mourrel-Ferrat n'a livré qu'une fibule et un bracelet en bronze ainsi qu'une perle en pâte de verre (Janin *et al.*, 2000, p. 235-237). C'est le cas aussi à Ensérune comme dans la tombe 6/1988, avec des perles de collier, des éléments de tabletterie de coffret, une chaîne-ceinture ou une fibule, une fusaïole et un dépôt de faune (Schwaller *et al.*, 1995, 220-222). Et ce bagage peut encore être plus réduit, comme dans la tombe 1/1988 du même site, avec une patte de porc (*ibid.*, p. 207-208). Mais plus souvent ce matériel est abondant et les armes sont fréquentes, ces dernières formant parfois de véritables panoplies, comme dans certaines tombes d'*Ambrussum*. Ainsi dans trois des cinq tombes d'adultes d'Ensérune fouillées en 1988 (tombes 2, 3 et 5), dans celle qui l'a été en 2000, ainsi que de la tombe 161⁵¹, toutes datées du III^e s. av. J.-C., figurent deux à dix vases d'accompagnement, l'équipement plus ou moins complet d'un guerrier, épée dans son fourreau, fer de lance et bouclier, des fibules, des éléments de tabletterie en os et des restes animaux (Schwaller *et al.*, 1995, p. 210-220 ; Bel *et al.*, à paraître ; Rapin, Schwaller 1987). Cependant, à la différence d'*Ambrussum*, beaucoup de ces objets, même s'ils ont séjourné au préalable sur le bûcher, comme les épées, ne sont pas réduits à l'état de petits morceaux. Disposer et exposer dans la tombe vases et armes complets participe ici d'une forme d'ostentation manifestement absente à *Ambrussum*.

La connotation sexuelle, bien visible pour une part des adultes d'*Ambrussum*, est également perceptible ailleurs à cette époque, notamment à Ensérune. Dans cette nécropole, sur vingt-neuf tombes découvertes entre 1954 et 1965, neuf contiennent des objets présumés masculins, essentiellement des armes (tombes 146, 150/151, 157, 158, 163, 170, 171, 175 et 178), et deux, des pièces présumées féminines, fusaïole ou boucles d'oreille (tombes 147 et 172) (Gallet de Santerre 1968, p. 73-83) ; et parmi les cinq sépultures fouillées en 1988 figurent deux dépôts avec armes et un avec fusaïole (Schwaller *et al.* 1995).

La coutume de placer des restes animaux dans la sépulture est, pour sa part, bien présente en Languedoc au milieu du second Âge du Fer, soit de la même manière qu'à *Ambrussum*, soit sous une forme bien différente. La plupart des tombes de Mourrel-Ferrat contiennent des os

d'animaux isolés⁵² (Janin *et al.* 2000). Ceux-ci sont également bien présents à Ensérune au III^e s. av. J.-C., mais cette nécropole montre aussi une autre coutume constituée par le dépôt de volailles entières et de quartiers de caprinés et de porcs non brûlés (Schwaller *et al.* 1995, notamment p. 226-229). À la différence d'*Ambrussum*, c'est là de la viande préparée et non consommée qui a accompagné le défunt dans son tombeau.

Relevée à *Ambrussum*, la présence de restes d'équidés, et en particulier de cheval, est très rarement attestée dans les sépultures de la région pendant la Protohistoire, mais, même si elle est exceptionnelle, c'est une pratique ancienne. On en trouve le témoignage dans les tombes 10 de Mourrel-Ferrat et 43 d'Ensérune pour le second Âge du Fer (Janin *et al.* 2000, p. 225-227 et p. 246), la tombe 1 de Gros-Ped aux Arcs-sur-Argens, Var, au milieu du VI^e s. av. J.-C. (Bérato, Dugas, Dutour 1991, p. 129), la tombe 248 de Saint-Julien à Pézenas au milieu du VII^e s. av. J.-C. (étude en cours), la tombe 220 du Moulin à Mailhac au Bronze final IIIb ou à la transition Bronze - Fer (Taffanel, Janin 1998, p. 181) et dans le tumulus IV du Freyssinel à Balsièges, Lozère, au Bronze final IIIa (Morel 1968, p. 40 ; Dedet 2001, p. 52-54).

Si l'on en croit leurs contextes, ces dépôts de restes équins semblent cependant refléter des préoccupations diverses. Le défunt de Saint-Julien concerné, un grand enfant, adolescent ou adulte, et celui de Gros-Ped, un adulte robuste, très probablement masculin, se signalent par des armes, comme à *Ambrussum*, et l'individu de Gros-Ped est un mort insigne, enseveli avec un très riche mobilier sous le bûcher lui-même, pratique fort peu répandue durant la Protohistoire méridionale (Dedet à paraître). À Mourrel-Ferrat, le défunt, adulte ou adolescent, est dépourvu d'arme ou de tout autre objet à connotation sexuelle perceptible. Celui du Moulin de Mailhac, dont l'âge ne peut être précisé, aurait possédé un mobilier très réduit, notamment une fusaïole, symbole féminin, mais cette sépulture a été découverte « entièrement soulevée par la charrue » (Taffanel, Janin 1998, p. 181), ce qui incite à considérer ce voisinage avec réserve. Autre temps, autre mœurs, dans le tumulus IV du Freyssinel, ce sont trente-trois dents de cheval qui sont signalées « réparties toutes au même niveau, à peu

51 Il s'agit là d'une des tombes les moins mal connues parmi celles qui ont été fouillées anciennement sur ce site.

52 Sur ce site, ces vestiges sont interprétés comme « des offrandes primaires (c'est-à-dire placées sur le bûcher) dont la présence dans la tombe ne relève finalement que du curage du bûcher » (Janin *et al.* 2000, p. 246). Nous avons vu *supra*, chap. 6, qu'il ne peut en être ainsi à *Ambrussum* où ce qui accompagne le défunt dans la tombe paraît bien spécifique.

près au centre du monument, sur une surface de deux mètres carrés, environ » (Morel 1968, p. 40).

À Marseille/Sainte-Barbe, dans le cas des sépultures à incinération, le matériel a pu être brûlé avec le cadavre, et notamment les objets montrent souvent les stigmates du passage sur le bûcher. D'autres objets ont été placés dans la tombe après la crémation, lors de l'ensevelissement ; cependant la distinction entre les deux séries est souvent impossible à faire. Ces pièces sont généralement peu nombreuses : la majorité des dépôts, quinze d'entre eux, ne comptent qu'un ou deux éléments, soit en tout 48 pièces pour 21 tombes et une moyenne de 2,3 objets par tombe. Ce matériel est plus fréquent dans les tombes à incinération (15 cas) que dans les tombes à inhumation (6 cas) : les incinérés sont les défunts le plus souvent accompagnés d'objets et aussi ceux qui en sont le plus pourvus.

À la différence du milieu indigène, rares semblent être les objets personnels des défunts dans cette nécropole massaliète. Les dépôts se composent essentiellement de vases à huile et à parfum, de strigiles et d'éléments en terre cuite de couronnes florales, autant d'objets qui évoquent la toilette mortuaire et des libations, et des personnes s'inscrivant dans des mœurs grecques. Et, dans aucun cas, ces pièces ne permettent de soupçonner s'il s'agit d'un homme ou d'une femme, contrairement à la culture indigène contemporaine et en particulier aux pratiques en usage à *Ambrussum*.

De surcroît, dans ce cimetière de Sainte-Barbe une forte proportion d'adultes, 19 sur 44, soit 43 %, sont dépourvus de tout mobilier. Même si cette pratique concerne surtout les inhumés, 19 sur 25, soit les trois quarts d'entre eux et, plus rarement les incinérés, 4 sur 19 soit un cinquième seulement, les Grecs de Marseille ne répugnent pas à ensevelir les restes de leurs morts adultes sans aucun matériel d'accompagnement. Il n'en va pas de même chez les Indigènes, partout en Provence et en Languedoc, et *Ambrussum* ne déroge pas à cette règle.

9. Les tombes à armes

9.1. La fréquence des armes

On l'a déjà souligné (cf *supra* chap. 6, § 5.), ce secteur de la nécropole d'*Ambrussum* a accueilli six défunts accompagnés de pièces d'armement, ceux des tombes 2, 12, 14, 18, 21 et 25), ce qui constitue une proportion

très importante des défunts adultes découverts, environ le tiers. Et des éléments d'armes figurent également dans l'aire crématoire B1 et dans la structure ST1 qui est peut-être aussi un autre bûcher.

En ce domaine, les trois autres nécropoles languedociennes contemporaines connues, Ensérune et Mourrel-Ferrat dans l'Hérault, ainsi que Le Sizen-Collège Vigne à Beaucaire, dans le Gard, montrent des situations diverses vers la même époque. À Ensérune, « un comptage rapide permet d'avancer un pourcentage de l'ordre de 20 % des tombes concernées par un équipement militaire relativement complet » (Rapin, Schwaller 1987, p. 181). Il s'agit sans doute là d'une proportion proche de celle d'*Ambrussum*, compte tenu de la différence de taille des deux échantillons de population (quelque 500 sépultures connues à Ensérune). En revanche, les armes sont absentes des douze tombes et des bûchers de la fin du IV^e s. av. J.-C. fouillés à Mourrel-Ferrat, de même que des 112 sépultures de Beaucaire/le Sizen-Collège Vigne, datées pour l'immense majorité d'entre elles de la deuxième moitié du IV^e et de la première moitié du III^e s. av. J.-C. (Janin *et al.* 2000 ; Carme, Demangeot 2010). Cependant, dans les deux cas, il pourrait ne pas s'agir là d'un usage local qui priverait les hommes de leur armement dans la tombe. En effet, à Mourrel-Ferrat, le mobilier semble indiquer des tombes présumées féminines et seul serait donc connu un quartier de nécropole réservé aux femmes ; à Beaucaire/le Sizen-Collège Vigne, la zone fouillée est dévolue aux enfants et aux femmes car, pour les adultes, la seule symbolique sexuelle attestée est féminine. D'ailleurs, dans ces deux lieux, ces secteurs occupent une surface très réduite, où les sépultures sont très densément groupées.

Dans le contexte régional, une telle présence massive d'armement dans les tombes est une nouveauté. En Languedoc oriental, au premier Âge du Fer, seulement 4 % des tumulus des Garrigues sont affectés par le dépôt d'armes (Dedet 1992, p. 184). Et parmi les rares tombes du V^e s. av. J.-C. attestées, seule la sépulture isolée de Font-de-la-Vie à Saint-Bauzille de Montmel, Hérault, contenait une pièce d'armement (Dedet 1995a). Dans les régions voisines, les chiffres varient selon les lieux et l'époque, mais restent cependant bien en deçà de la fréquence observée à *Ambrussum* : 14 % dans les tumulus des Grands Causses au premier Âge du Fer (Dedet 2001, p. 317) ; autour de 2 % des tombes en Roussillon au début du premier Âge du Fer (Dedet, Marchand 2010, p. 92) ; entre 1,8 % au Peyrou I à Agde au VII^e s. av. J.-C., 1 % et 14 % à Mailhac (Aude) respectivement dans les secteurs du Grand Bassin I, VII^e s., et du Grand Bassin II, VI^e s. av. J.-C. (Dedet 2009, p. 219) ; 20 % des

dépôts à Saint-Julien de Pézenas, Hérault, aux VII^e-VI^e s. av. J.-C., et 26 % à Las Peyros à Couffoulens, Aude, au VI^e s. av. J.-C. (Dedet, Marchand, à paraître).

Cette proportion élevée des défunts à armement constatée à *Ambrussum* et à Ensérune est un phénomène qui concerne aussi la Gaule intérieure à pareille époque. On l'observe, par exemple, en Auvergne à partir de la fin du IV^e et au III^e s. av. J.-C. (Mennessier-Jouannet *et al.* 2010, p. 247), mais aussi en Bourgogne, où les armes représentent près de 30 % des objets placés dans les tombes à La Tène B2 et environ 20 % à La Tène C1 et C2 (Baray, Chaume, Millet 2007, p. 216, fig. 29). En Sénonais, dans la nécropole de la Haute-Grève à Gouaix (Seine-et-Marne), c'est au moins un homme sur trois qui se voit attribuer un équipement militaire au début ou dans la première moitié du III^e s. av. J.-C., « ce qui signifie que, pour cette période, les sépultures à armes sont plus nombreuses que les sépultures masculines ordinaires » (Séguier *et al.* 2010, p. 196). Dans une étude de synthèse concernant le Bassin parisien, G. Bataille, J. Kaurin et S. Marion notent que 33 % des tombes datées de la Tène B2, et encore 14 % de celles de la Tène C1 en sont pourvues⁵³. Si on fait abstraction des tombes d'enfants et si l'on admet que, généralement, on compte à peu près autant de sépultures « masculines » que de sépultures « féminines », on retrouve là une situation semblable à celle d'*Ambrussum*.

Dans un autre contexte culturel, celui des Grecs des colonies de Gaule méridionale, l'armement n'apparaît pas dans les dépôts funéraires. Ainsi, aucune arme n'est signalée dans les 96 sépultures d'époque grecque du cimetière de Sainte-Barbe à Marseille, du IV^e au milieu du II^e s. av. J.-C. (Moliner *et al.* 2003). Il en va de même dans les 28 tombes datées entre le milieu du IV^e et le début du II^e s. av. J.-C. du cimetière du Peyrou II à Agde (Nickels 1982 ; Marchand, Schwaller dans Lugand, Bermond 2001, p. 145-146). Le statut des armes ou de ceux qui les portent serait donc ici bien différent de celui du monde indigène (Dedet 2011).

9.2. Le reflet de la panoplie

Épées et leurs accessoires, lances et boucliers sont les seules armes figurant dans les tombes d'*Ambrussum*. Ce reflet de la panoplie de l'habitant de l'*oppidum*

d'*Ambrussum* est-il conforme à ce que l'on connaît ailleurs dans le monde indigène du Sud de la France à la même époque ? Deux sources permettent d'en juger.

Sur un plan strictement funéraire la nécropole d'Ensérune est pratiquement la seule du monde indigène qui fournisse des données. Ce sont actuellement 18 sépultures pourvues de ces mêmes catégories d'armes, qui y sont connues pour la période comprise entre la fin du IV^e et le début du II^e s. av. J.-C. :

- épée (et/ou fourreau et éléments de suspension), pointe et/ou talon de lance, et élément(s) d'un bouclier, 7 tombes : T 146, T 151, T 158, T 170 (Gallet de Santerre 1968, p. 73-75 et 83), T 163 (Rapin, Schwaller 1987), T 3-1988 (Schwaller *et al.* 1995, p. 212-216) et T 157 (Schwaller *et al.* 2001, p. 180-182) ;

- épée (et/ou fourreau et éléments de suspension) et élément(s) d'un bouclier, 5 tombes : T 43 (Jannoray 1955, p. 234-235 et 242), T 175, T 178 (Gallet de Santerre 1968, p. 79-82), T 5-1988 (Schwaller *et al.* 1995, p. 216-219) et T 1001 (Bel *et al.* à paraître) ;

- épée (et/ou fourreau et éléments de suspension) et pointe et/ou talon de lance, 3 tombes : T 121 (Jannoray 1955, p. 234-235), T 13 et T IB29 (Schwaller *et al.* 2001, p. 177-179) ;

- pointe et/ou talon de lance, 2 tombes : T 171 (Gallet de Santerre 1968, p. 79-82) et T IB71 (Schwaller *et al.* 2001, p. 177-178) ;

- élément(s) d'un bouclier, 1 tombe : T 2-1988 (Schwaller *et al.* 1995, p. 210-212).

À Ensérune comme à *Ambrussum*, règne donc la même triade, épée, lance, bouclier.

En dehors d'Ensérune, dans cette fourchette chronologique, seule la tombe 3 des Colombes à Beaucaire, datée vers la fin du III^e s. ou dans le premier quart du II^e s. av. J.-C., contient de l'armement, une épée dans son fourreau, et confirme cette image ; cependant il n'est pas sûr que tous les objets déposés nous soient parvenus (Dedet *et al.* 1974, p. 75-83). Par ailleurs, si tant est qu'il s'agit bien de sites funéraires, ce sont de telles armes que recélaient les dépôts en grottes de Provence orientale : au moins deux épées dans leurs fourreaux et trois pointes de lances dans l'aven Bernard à Vallauris (Vindry 1978, p. 35-37 et p. 74, fig. 37) et une épée dans l'aven de la Lauve à Gourdon, Alpes-Maritimes (Fulconis 2004, p. 112).

Dans un autre registre, celui du sanctuaire, les dépôts du III^e s. av. J.-C. récemment mis au jour dans l'habitat gardois du Cailar montrent la même panoplie que dans les tombes languedociennes. Les fouilles en cours sur ce site livrent en effet, en abondance, épées avec leur

⁵³ Communication de G. Bataille, J. Kaurin et S. Marion intitulée « Une archéologie de la guerre au second âge du Fer », présentée au colloque pré-protogéologie du 136^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Perpignan, 2011.



Fig. 115. Pointe de lance de la tombe T12 (fer) ; agrafes de ceinturon des tombes T12 et T14 (fer) ; éléments de ceinture de la tombe T19 (bronze) ; fibule de la tombe T25 (fer et corail) ; fibule de la tombe T24 (fer) ; fibule de la tombe T21 (fer) ; fibule du sol aux abords des tombes T22 et T23 (fer).

système de suspension, plaques et bouterolles de fourreau, pointes de lance, umbos et orles de bouclier. Ces armes, qui portent des traces caractéristiques de mutilations, sont associées à des restes de têtes coupées d'adultes portant des perforations d'enclouage. Ce sont là des vestiges de trophées exposés puis démontés et rejetés au sol (Roure 2007 ; Girard, Roure 2009), mais ces dépouilles, même s'il s'agit de celles d'ennemis vaincus, reflètent, elles aussi, l'armement du guerrier de la région.

À l'évidence ici et là, l'épée, le bouclier et la lance, composent la panoplie standard de l'indigène « en arme » du Midi méditerranéen au III^e s. av. J.-C.

Cet armement n'est pas, en lui même, original. Il est tout à fait conforme à celui qui a cours à la même époque en Gaule non méditerranéenne, par exemple en basse-Auvergne (Deberge, Orenge 2007, p. 352), en Bourgogne (Baray, Chaume, Millet 2007, p. 218), en Île de France (Marion 1987, p. 108 et 111-112), en Champagne septentrionale et dans l'Aisne (Demoule 1999, p. 188) ou dans la partie orientale du Bassin parisien (Baray 2003, p. 259, tab. XXXVII, étapes VA, VB et VIA de l'auteur).

De cet équipement tripartite de l'homme armé méridional, casque et cuirasse paraissent absents, ou presque. Deux seuls casques de cette époque sont actuellement connus en Languedoc. L'un, en fer, décoré d'appliques en bronze, provient de l'*oppidum* d'Ensérune, sans doute la nécropole, mais son contexte n'est pas connu (Schwaller 1994b, p. 90-91). L'autre a été découvert à Montlaurès, Aude, dans le secteur de la source lors du décapage de surface préalable à la fouille de l'habitat. C'est un exemplaire d'apparat, en bronze et en fer, richement orné de corail (de Chazelles, Feugère, Ferré 1994). Sa situation originelle reste inconnue ; le lieu

de la trouvaille semble permettre d'écarter un contexte funéraire courant mais pas, *a priori*, un lieu cultuel. Une telle fonction cultuelle du lieu de découverte est évoquée pour le précieux casque des Perrats à Agris (Charente), proche par le style de celui de Montlaurès et tout aussi exceptionnel, provenant d'une grotte (Ducongé, Gomez de Soto 2007, p. 480-486). Au demeurant, ces armes défensives existent bien alors dans la région mais figurées dans la pierre. Elles semblent dévolues à des combattants exceptionnels, personnages ou héros honorés, entre autres, par des statues qui les représentent et qui sont placées dans des sanctuaires (Arcelin, Rapin 2003, p. 207-209). Casques et cuirasses seraient ainsi des pièces réservées à une « élite ». Et cela ne va pas sans rappeler la situation signalée dans d'autres régions de Gaule, par exemple l'Aisne et la Marne, où cuirasses et casques ne prennent place que dans les tombes à char (Demoule 1999, p. 187).

Il s'agit d'un changement en ce domaine par rapport au premier Âge du Fer et en particulier la fin de cette période. En effet, les tombes à armes du VI^e s. av. J.-C. contiennent souvent deux armes d'hast au lieu d'une et, parfois, des placages de cuirasse ou, exceptionnellement, le casque complètent la panoplie. Plusieurs tombes de Saint-Julien à Pézenas, Hérault (étude en cours), de las Peyros à Couffoulens, Aude (Solier, Rancoule, Passelac 1976 ; Passelac, Rancoule, Solier 1981) en sont des exemples⁵⁴. Cependant, dans ces cimetières, mêlés aux autres défunts, ce ne sont que de très rares individus qui possèdent un tel équipement défensif.

⁵⁴ L'objet de la sépulture de Corno-Lauzo à Pouzols-Minervois, Aude, publié comme un possible casque (Taffanel, Taffanel 1960, p.) s'est révélé en fait, après restauration, être un plat (aimable renseignement d'Odette Taffanel, avril 2011).